



Le dîner chez le baron Mossé Flasham. (Page 111.)

renfermant les explications et les instructions de sir Percival Glyde. En recevant à nouveau son ancienne cliente, le propriétaire de l'hospice ne faisait aucune difficulté de reconnaître qu'il avait remarqué dans sa personne d'assez curieux changements. Pareilles altérations, sans nul doute, avaient leurs précédents, et il les avait vues se produire chez d'autres personnes affligées de maladies mentales. Les êtres privés de raison étaient fréquemment, à telle ou telle époque, très-différents de ce qu'ils avaient été à telle ou telle autre, aussi bien comme aspect et comme dehors que comme dispositions intérieures; et leur état, en effet, soit que la folie tendit à se confirmer, soit au contraire qu'elle s'atténuât, devait nécessairement contribuer à produire, dans l'apparence extérieure, des altérations correspondantes. Il leur faisait une large part; il tenait compte également de cette modification essentielle survenue dans les chimères dont se repaissait Anne Catherick, modification qui devait réagir, sans doute, sur son attitude et l'expression de sa physionomie. Néanmoins, il se trouvait encore embarrassé, de temps en temps, par certaines différences qu'il remarquait entre la malade qui s'était évadée de chez lui et cette même malade depuis qu'on la lui avait ramenée. Par leur minutie même, ces différences échappaient à la description. Il ne saurait constater, naturellement, aucun changement essentiel ni dans sa taille, ni dans ses formes, ni dans son teint, pas plus que dans la nuance de sa chevelure et de ses yeux, ou dans le galbe de son visage. Le changement survenu consistait en quelque chose dont il avait conscience plutôt qu'il ne le voyait. En somme, ce cas particulier avait offert, dès le début, un caractère énigmatique, et le problème nouveau n'était qu'un embarras ajouté à beaucoup d'autres.

On exagérerait en disant que cette conversation eut pour résultat de préparer, même en partie, l'esprit de miss Halcombe à ce qui allait survenir. Cependant, un très-sérieux effet

se trouva par là produit sur elle. Elle se sentait si complètement énermée par tant d'ambiguïtés mystérieuses, qu'elle fut quelque temps à se remettre assez pour pouvoir accompagner le directeur de l'hospice jusqu'à cette portion des bâtiments où étaient confinées les malades.

Informations prises, il se trouva que la prétendue Anne Catherick prenait en ce moment quelque exercice dans les terrains clos dépendants de l'établissement. L'une des gardiennes s'offrit à y conduire miss Halcombe, le propriétaire de l'hospice se voyant retenu, pour quelques minutes, par un incident qui réclamait son intervention, et s'engageant du reste à rejoindre bientôt, dans l'enclos, la visiteuse dont il s'était constitué le « cicerone ».

La gardienne en question mena miss Halcombe dans une partie assez reculée du domaine, lequel était distribué avec un certain goût; et après avoir regardé de côté et d'autre, elle finit par tourner dans une allée de gazon percée entre deux taillis. Environ à mi-chemin de cette pente verte, deux femmes approchaient lentement. La gardienne les désigna de la main, et dit : Voici Anne Catherick, madame, avec la personne spécialement chargée d'elle. Cette personne répondra aux questions que vous voudrez bien lui faire... Et là-dessus, la gardienne partit, rappelée par les devoirs que la règle de la maison lui imposait.

Miss Halcombe avançait de son côté, les femmes avançaient du leur. Quand elles ne furent plus séparées que par une douzaine de pas, l'une des deux femmes s'arrêta un instant, dévorant du regard la dame étrangère, puis elle échappa brusquement à l'étreinte de la gardienne qui la tenait par le bras, et, l'instant d'après, se jeta sur la poitrine de miss Halcombe. A ce moment-là même, miss Halcombe reconnut sa sœur; elle reconut la morte-vivante.

Fort heureusement pour le succès des mesures adoptées plus tard, la gardienne seule assistait à cette rencontre. C'était une femme jeune encore; elle se trouva si émue, qu'au

premier moment il lui fut impossible d'intervenir. Lorsqu'elle redevint disponible, tous ses services furent requis par l'état de miss Halcombe, que l'ébranlement de cette découverte imprévue avait, un instant, trouvée trop faible, et qui avait perdu connaissance. Cependant, après quelques minutes passées à l'air frais qui courait sous les arbres, son courage, son énergie naturelle lui vinrent en aide, et son empire sur elle-même lui fut assez rendu pour qu'elle pût comprendre à quel point sa présence d'esprit était nécessaire au salut de sa malheureuse sœur.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

D'où venait-il? de quels combats avait-il été la victime? de quels drames avait-il été le héros? On ne savait de lui que ce qu'il avait bien voulu en dire, car la lettre d'un banquier de Lahore, qui l'accréditait auprès du baron Mossé, n'apprenait absolument rien de la vie passée de cet étrange personnage.

Le seul des convives qui n'eût pas partagé l'impression générale, c'était le duc de Mauves.

Vainement Timoléon s'était mis en quatre pour le dérider. Le duc ne déridait pas.

Les yeux constamment baissés sur son assiette, il osait à peine les relever, de peur de rencontrer le regard fixe, froid, brillant d'un éclat sombre comme une lame d'acier poli de la duchesse de Mauves.

Chose singulière, et bien digne de remarque, mais qu'il n'avait pas songé à remarquer, c'est